

CHAPITRE 1

AUSTIN RUTHYN, DE KNOWL, ET SA FILLE

C'était l'hiver, pendant la deuxième semaine de novembre, je crois. De grandes rafales secouaient les fenêtres, gémissaient, rugissaient à travers nos hauts arbres et nos cheminées recouvertes de lierre – une nuit très noire, un feu joyeux qui brille, délicat mélange de boulets de charbon et de bois sec, pétillant dans une vieille pièce sombre. Les petits panneaux d'ébène des lambrissages luisaient jusqu'au plafond; sur la table à thé, un joyeux groupe de bougies de cire; aux murs, de vieilles toiles, parfois sinistres et délavées, parfois jolies, pleines de grâce et de charme. Peu de paysages – presque rien que des portraits, de toutes dimensions. Je crois, en fin de compte, que vous auriez pris cette pièce pour notre salle de séjour; pourtant, très longue, très vaste, mais irrégulière, elle ne rappelait pas notre notion moderne de salon.

À la table de thé était assise une demoiselle, rêveuse, d'un peu plus de dix-sept ans, encore qu'elle parût plus jeune, je crois. Mince, assez grande, elle avait d'abondants cheveux dorés, des yeux gris sombre et une expression plutôt sensible, voire mélancolique. Cette demoiselle, c'était moi.

Personne d'autre ne se trouvait dans cette maison, sauf mon père – je veux dire: personne d'autre de ma famille. Dans cette région, on l'appelait Mr Ruthyn, de Knowl, bien qu'il possédât d'autres propriétés. Il descendait d'une très ancienne souche dont les membres avaient refusé une baronnie, prétendait-on, et même une vicomté: tous se révélaient trop orgueilleux, trop méfiants, s'estimaient plus éminents et de sang plus pur que



JOSEPH SHERIDAN LE FANU

les deux tiers de la noblesse qui voulaient les attirer dans leurs rangs, murmurait-on. De ces rumeurs familiales, je ne connaissais que des détails fragmentaires et vagues – ceux que l'on entend lors de conversations au coin du feu, dans la chambre d'enfants, alors que l'on évoque les souvenirs.

Je suis certaine que mon père m'aimait et je sais que moi, je l'aimais. L'instinct très sûr de l'enfance me faisait sentir sa tendresse, bien qu'il ne l'extériorisât jamais. Mon père était un original. Dans sa jeunesse, il avait subi une grande déception, alors qu'il tentait une carrière parlementaire. Malgré son intelligence, il échoua là où réussissent très bien des hommes infiniment plus médiocres que lui. Il quitta sa patrie, devint érudit et collectionneur puis, à son retour, entra dans des institutions littéraires et scientifiques, fonda et dirigea quelques œuvres de bienfaisance. Pourtant, ce masque de vie publique le fatigua, et il choisit de vivre à la campagne, non une vie de sportif, de chasseur, mais celle d'un philosophe. Il passait quelque temps dans une de ses propriétés, puis changeait, menant toujours une existence d'ermite.

Sur le tard, il se maria, et sa merveilleuse jeune femme mourut, laissant à ses soins une enfant unique – moi. Le veuvage agit sur lui, m'a-t-on expliqué. Il devint plus étrange, plus taciturne que jamais, plus sévère, aussi, sauf vis-à-vis de moi. Il souffrit en outre beaucoup d'une disgrâce qui avait frappé son frère cadet – mon oncle Silas.

À présent, il allait et venait dans l'immense vieille pièce qui formait un angle à l'une de ses extrémités où régnait une ombre éternelle. Il avait pour habitude de faire quelques pas avant de rebrousser chemin sans mot dire – il me rappelait alors le père de Chateaubriand dans la grande salle du château de Combourg¹. Au bout de la pièce, il disparaissait presque dans le noir, revenait, émergeait quelques minutes, comme un portrait sur un arrière-plan d'ombre, puis, toujours silencieux, replongeait de nouveau dans les ténèbres.

1. En Bretagne. Allusion aux *Mémoires d'outre-tombe*, de François-René de Chateaubriand (première partie, livre 3, chapitre 3) (N.d.T.).



Pareille monotonie, pareil silence auraient terrorisé une personne moins habituée à lui que moi. Sa conduite produisait en tout cas ses effets. Je me rappelle que mon père restait parfois une journée entière sans m'adresser la parole. Malgré toute la tendresse que je ressentais pour lui, je le craignais beaucoup.

Alors qu'il arpentait la pièce, mes pensées se concentraient sur les événements du mois dernier. Quasi rien ne venait interrompre la routine quotidienne de Knowl, de sorte que l'incident le plus futile provoquait l'étonnement et les bavardages de toute la maisonnée. Mon père vivait en reclus parfait ; hormis pour une promenade à cheval, il ne quittait presque jamais son domaine de Knowl, et je ne crois pas que plus de deux visiteurs par an aient séjourné parmi nous.

La maison ne connaissait même pas les douces activités religieuses qui, parfois, assaillent le riche isolé. Mon père avait quitté l'Église anglicane pour se réfugier dans une étrange secte dont j'ai oublié le nom. En fin de compte, je m'étais laissé dire qu'il suivait à présent les doctrines de Swedenborg². Il ne semblait pas désireux de me troubler à ce propos. La vieille voiture conduisait trois personnes à l'Église paroissiale, chaque dimanche : Mrs. Rusk, la vieille femme de charge, ma gouvernante, quand j'en avais une, et moi. Mon père correspondait avec le "ministre" de son église et paraissait si insolemment heureux de sa créativité et de sa connaissance théologique que c'en était de la provocation aux yeux de l'honnête recteur – lequel n'ignorait rien de tout cela, secouait la tête et murmurait des paroles comme "– un nuage sans eau, stérile, emporté par les vents – une étoile errante qui connaîtra les ténèbres des ténèbres". Mrs. Rusk, paroissienne zélée et puritaine, allait répétant que père s'imaginait avoir des visions, et converser avec les anges – "comme ces autres bons à rien".

2. Savant et visionnaire suédois (1688-1772), responsable de la "Nouvelle Église" qui remporta un assez vif succès en Europe et en Amérique, aux XVIII^e et XIX^e siècles – il reste quelque 20 000 adeptes de nos jours. S'inspirant des théories platoniciennes, Emmanuel Swedenborg affirmait que notre monde n'était que le reflet du monde réel, dans lequel les élus pénétreront après la mort (N.d.T.).



Je crois qu'elle ne pouvait se fonder que sur l'analogie et la conjecture pour l'accuser de prétentions surnaturelles. Quoi qu'il en fût, tant qu'elle ne sentait pas son orthodoxie menacée, elle aimait son maître et se montrait une femme de charge loyale.

Un matin, je la trouvai plongée dans les préparatifs destinés à recevoir un visiteur. Elle se trouvait dans le salon de chasse, ainsi appelé à cause des tapisseries qui recouvraient ses murs et qui représentaient des scènes à *la Wouwermans*³ – fauconnerie, chasse, chiens, oiseaux de proie, belles dames, cavaliers et pages. Mrs. Rusk, en robe noire, farfouillait dans des tiroirs, comptait du linge et donnait des ordres.

– Qui vient, Mrs. Rusk ?

Elle ne connaissait que son nom : un certain monsieur Bryerly. Mon père l'attendait pour dîner, et il resterait quelques jours.

– Je soupçonne qu'il s'agit d'une créature peu recommandable, ma chère enfant. J'ai mentionné ce nom au docteur Clay (le recteur), et il m'a répondu qu'il existait en effet un docteur Bryerly, grand magicien chez les adeptes de Swedenborg. Je suppose que c'est notre invité.

Mes notions nébuleuses de cette secte incluaient un soupçon de nécromancie et d'horrible franc-maçonnerie, lesquelles m'inspiraient autant de peur que d'antipathie.

Mr Bryerly arriva suffisamment à temps pour se changer à l'aise avant le dîner. Il entra dans la salle de séjour. C'était un grand homme, maigre, dégingandé, tout de noir vêtu, sauf un faux-col blanc. Il portait une perruque noire (ou avait coiffé ses cheveux pour donner l'impression qu'il en portait une) et une paire de lunettes qui brillaient au milieu de son visage court, basané, aux traits durs. Frottant ses larges mains, il me jeta un bref hochement de tête, car il me considérait, sans plus, comme

3. En français dans le texte original. Peintre et dessinateur néerlandais, Philips Wouwermans (1619-1668) traita surtout de sujets mettant en scène des chevaux – scènes de chasse, batailles de cavaleries, défilés militaires, etc. (N.d.T.).



une enfant, puis alla s'asseoir devant le feu, croisa les jambes et prit un magazine.

Son attitude m'humilia, et je me rappelle fort bien que je sentis naître un ressentiment dont il ne prenait pas conscience.

Il ne resta pas longtemps parmi nous ; personne ne devina l'objet de sa visite, et il ne nous laissa pas une impression favorable. Il paraissait inquiet, comme souvent les citadins actifs exilés à la campagne. Il faisait des promenades à pied ou à cheval, lisait dans la bibliothèque et écrivait une demi-douzaine de lettres par jour.

Ses appartements (une chambre à coucher et un petit salon) donnaient sur le corridor, juste en face de ceux de mon père, lequel avait aménagé une sorte d'antichambre *en suite*⁴ où il avait rassemblé la plupart de ses ouvrages théologiques.

Un jour après l'arrivée de Mr Bryerly, je voulus m'assurer que l'on avait déposé, comme il se doit, une carafe d'eau et un verre sur la table de l'antichambre. Ignorant si mon père se trouvait chez lui, je frappai à la porte.

Je suppose que leur sujet de conversation les absorbait trop pour qu'ils entendissent. Ne recevant pas de réponse, j'entrai. Mon père était assis sur sa chaise, sans veste ni gilet, et Mr Bryerly se tenait agenouillé sur une autre chaise, à côté de mon père plus que devant lui. Sa perruque noire, ébouriffée, touchait presque les cheveux grisonnants de mon père. Un gros volume (qui traitait de leur théologie, pensai-je) était ouvert sur la table toute proche. Mr Bryerly se releva, silhouette décharnée, et dissimula bien vite quelque chose dans la poche intérieure de sa veste.

Mon père se leva aussi, plus pâle que dans aucun de mes souvenirs, et désigna la porte d'un doigt sévère.

– Allez-vous-en !

Mr Bryerly posa ses mains sur mes épaules et me poussa gentiment dehors, un sourire mystérieux sur ses traits sombres.

Je m'étais reprise en une seconde et m'en allai sans un mot. Sur le seuil, je vis encore la longue silhouette maigre et le sourire

4. En français dans le texte original.



qui me poursuivait, sombre, lourd d'une signification inconnue. Puis la porte se referma. Un bruit de clé tourna dans la serrure, et les deux swedenborgiens retournèrent à leurs mystères, assurés que plus personne ne les dérangerait.

Je me souviens avoir subi une sorte de choc, de dégoût à la pensée de les avoir découverts en train de se livrer à quelque vile incantation – soupçon qui visait surtout ce docteur Bryerly, avec sa veste qui s'ajustait mal et son col trop blanc. Une espèce de crainte s'empara de moi, et je m'imaginai, non sans alarme, que l'invité devenait de plus en plus maître des pensées de mon père.

Le sourire de ce grand-prêtre décharné suscitait en moi la pensée de multiples dangers. L'image de mon père qui, je l'imaginai, pouvait bien être en train de se confesser à cet homme en noir que je ne connaissais pas, me hantait – et je ressentais les désagréables incertitudes d'un esprit peu capable de fixer des limites au merveilleux.

Je ne parlai de cette scène à personne. Toutefois, le départ de notre sinistre visiteur, le lendemain matin, m'apporta un immense soulagement, et mon esprit se concentra à présent sur ce petit séjour.

Le docteur Johnson⁵, prétendait-on, ressemblait à un fantôme à qui il fallait adresser la parole avant qu'il ne parlât lui-même. Mon père ne possédait pas cette caractéristique-là, quelque ressemblance qu'il présentât en général avec un fantôme. Moi seule, de toute la maison, osais lui adresser la parole – encore que bien rarement – sans y avoir été invitée. Je ne compris le côté singulier de cette situation que quand je commençai à rencontrer des amis et des relations qui, au cours de nos bavardages, me firent comprendre que cette règle si stricte n'existait pas ailleurs.

Alors que je me laissais aller dans mon fauteuil, les étranges pensées que je formais sur mon père m'assaillaient, tournaient dans ma tête puis s'envolaient avec une régularité solennelle. Sa silhouette particulière, trapue, puissante, avec un visage large et sévère, paraissait noyée dans sa veste et son gilet de velours noir.

5. Allusion au *Tom Jones*, de Henry Fielding (IX, 2) (N.d.T).





L'ONCLE SILAS

Encore qu'il eût plus de soixante-dix ans, il ne ressemblait pas à un vieillard, mais plutôt à une personne âgée restée solide, sans aucune faiblesse.

Je me rappelle avoir tressailli quand, levant les yeux, je découvris ce large et rude visage qui m'observait, à moins d'un mètre. Je ne le savais pas si près de moi. Il continua à me regarder quelques secondes puis, saisissant un des lourds chandeliers dans sa main rugueuse, il me fit signe de le suivre. Sans un mot, étonnée, j'obéis.

Il me fit traverser le hall, fort bien éclairé, me fit passer dans un vestibule, au pied de l'escalier arrière, puis nous nous retrouvâmes dans la bibliothèque.

C'est une pièce longue, étroite, percée, à l'autre extrémité, de deux minuscules fenêtres protégées par de sombres rideaux. Une seule bougie l'éclairait assez mal. Mon père referma la porte à gauche de laquelle, à l'époque, se dressait une vieille armoire de chêne sculpté – un secrétaire à l'ancienne mode. Il s'arrêta devant lui.

Entre autres manières étranges, je crois qu'il se parlait plus à lui-même qu'à tout le reste du monde réuni. Il se mit à murmurer, en me guignant d'un regard interrogateur :

– Elle ne comprendra pas. Non, sûrement pas. Ou bien... ?

Puis il s'interrompt et sortit, de la poche intérieure de sa veste, un petit trousseau qui rassemblait une demi-douzaine de clés. Il en choisit une qu'il serra entre le pouce et l'index et qu'il regarda d'un œil dubitatif, sourcils froncés, tout en la faisant balancer doucement.

Comme je le connaissais bien, je n'osais prononcer une parole.

– Ils prennent peur si vite – oh oui, si vite ! Je ferais mieux d'agir autrement.

Il se tut et plongea son regard dans le mien, comme s'il eût regardé une toile.

– Ils sont – oui – je devrais agir autrement – autrement. Oui – elle ne se doutera de rien – elle ne pourra pas supposer...



Puis il fixa la clé avant de me regarder à nouveau. Soudain, il la leva et me jeta tout à trac :

– Regardez, mon enfant !

Et, quelques secondes plus tard :

– Souvenez-vous de cette clé !

Elle présentait une forme étrange, différente des autres.

– Oui, Monsieur.

Je l'appelais toujours ainsi.

– Elle ouvre ceci.

De cette fameuse clé, il donna quelques petits coups secs sur la porte du secrétaire.

– Le jour, elle est toujours ici.

Il remit le trousseau dans sa poche.

– Vous voyez ? Et la nuit, elle est sous mon oreiller – vous comprenez ?

– Oui, Monsieur.

– Vous n'oublierez pas cette armoire en chêne, n'est-ce pas – près de la porte – à gauche – vous n'oublierez pas ?

– Non, Monsieur.

– Dommage que ce soit une fille – et si jeune ! Ah ! une fille, et si jeune – pas de bon sens – écervelée. Vous m'avez dit que vous vous souviendriez ?

– Oui, Monsieur.

– Cela vaudrait mieux.

Il se retourna et me dévisagea, comme un homme qui vient de prendre une décision soudaine. Je crois même qu'un certain moment, il s'était résolu à me confier davantage mais, si tel était le cas, il changea d'idée. Après une autre pause, il me confia, d'une voix ferme et solennelle :

– Vous ne raconterez à personne ce que je viens de dire, sous peine de mon déplaisir.

– Oh ! non, Monsieur !

– Brave petite !

Puis il continua :

– Sauf dans une circonstance. Vous vous rappelez le docteur Bryerly, le monsieur maigre, avec des lunettes et une perruque



L'ONCLE SILAS

noire. Il a passé trois jours ici, le mois dernier. Si j'étais absent et qu'il vînt à demander la clé – vous comprenez – en mon absence.

– Oui, Monsieur.

Il m'embrassa sur le front et conclut :

– Partons.

Nous nous en allâmes en silence. À l'extérieur, l'orage accompagna notre marche, comme de grandes orgues jouant un chant funèbre.

